

LE PENDU-SANDWICH

Lorsqu'il fut arrivé à la fin de son discours, le juge Bigbottom s'arrêta un instant, ôta ses lunettes pour en frotter les verres, prit une prise de tabac, et continua ainsi :

—En conséquence, condamné Glassofale, le douze juillet prochain, dans la cour de la prison, vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Glassofale fit une grimace de désappointement et rentra dans sa cellule exaspéré contre la société. Puis, sa colère se calma, et, comme c'était un homme d'ordre, il eut l'idée, pour occuper ses derniers jours, de dresser le bilan de tous les crimes qu'il avait commis. Et il y en avait, allez !...

Il avait déjà écrit sur une grande feuille de papier :

15 août 1867.—Etranglé une vieille femme à Washington.
19 janvier 1868.—Etranglé une vieille femme à Baltimore.
4 mars 1870.—Tué un banquier à Boston.

Lorsque, tout à coup, on lui annonça la visite du révérend Stout, qui était chargé de le consoler.

* *

Glassofale, quoique très occupé, voulut bien recevoir le révérend, et lui communiqua le commencement du petit travail qu'il était en train d'exécuter. L'horreur fit lever les bras au pieux Stout avec tant d'élan qu'il se cogna violemment les doigts contre le plafond de la cellule.

—Et vous avez commis beaucoup de crimes comme cela ! demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Beaucoup, répondit avec philosophie Glassofale, et la justice ne s'en doute pas. Je suis cachottier de nature, et je n'en ai même jamais parlé à mon excellente femme, mais maintenant, il n'y a plus d'inconvénient à ce que je cause, ne fût-ce que pour être désagréable à ces ânes de policiers... Mon révérend, vous seriez bien aimable de prendre le *car* avec les six cents que voilà, et d'aller me chercher le chef de la police...

—J'y vole ! exclama Stout en prenant les six cents, ravi de cet excès de repentir que prenait son client.

* *

Une heure après, il revenait avec le patron des détectives, qui avait l'air un peu humilié de ce qu'il allait apprendre.

Néanmoins, il eut le bon goût de ne montrer aucune mauvaise humeur à son interlocuteur, et il lui offrit même un cigare de la Havane, que Glassofale alluma immédiatement :

—Mon cher monsieur, dit-il ensuite avec beaucoup de dignité, je ne suis pas de ces condamnés carottiers qui font des aveux pour avoir du roastbeef et du sherry pendant leurs derniers jours. Je vide mon sac, parce que je me repens, il n'y a pas d'autres raisons, et tout ce que je vous demande, c'est que le jour où j'irai à l'échafaud je puisse me mettre sur le dos et sur la poitrine un grand écriteau contenant la liste de mes forfaits !

—Accordé ! répondit le chef de la police véritablement attendri...

Et, comme c'était deux hommes d'affaires, ils signèrent tout de suite un papier en double à ce sujet.

Après quoi, Glassofale lui raconta tellement d'atrocités, que jamais le policier ne put remettre son chapeau, à cause de l'état de hérissément où étaient ses cheveux.

* *

Dès le lendemain, tous les journaux d'Amérique publiaient la liste des exploits de Glassofale, qui n'avait pas commis moins de trente-cinq assassinats, sans compter les vols.

Aussi fut-il certain tout de suite que son exécution serait extrêmement intéressante.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que le condamné reçut la visite d'un gentleman très bien mis.

—Monsieur le condamné, dit le visiteur, j'ai appris que vous faisiez construire en ce moment une double affiche de bois, ayant la forme des boîtes à poudre à punaises françaises, et sur les deux côtés de laquelle sera affichée la liste de vos crimes. Le jour de votre exécution, me dit-on, vous vous insérerez entre ces deux placards, et vous marcherez ainsi à l'échafaud... Or, s'il vous était agréable de laisser mille dollars à votre femme, je les lui verserais volontiers, à la seule condition que vous me laisseriez mettre au bas de votre affiche une annonce pour la fabrique de thés dont je suis propriétaire.

Glassofale réfléchit longuement :

—Au moins, demanda-t-il, votre annonce ne contient rien de contraire aux bonnes mœurs ?

—Oh ! monsieur le condamné, du thé de famille.

—Accepté ! alors, dit le futur pendu.

* *

Quand il fit part de ce marché au révérend Stout, celui-ci, qui était un vrai Américain, ne l'en blâma que très doucement.

Aussi, dès le lendemain, Glassofale acceptait. Il ne fit une proposition du même genre qu'était venu lui faire un fabricant d'articles de voyage.

Le jour suivant, ce fut le tour d'un chapelier, puis celui d'un tailleur.

Le révérend Stout commença à faire des observations à son client. Tout le dos était déjà pris, ainsi qu'un bon tiers du devant, et il ne restait que bien juste de quoi mettre la liste des crimes.

Le condamné promit de se modérer, ce qui ne l'empêcha pas le lendemain de vendre encore trente centimètres à un restaurateur à prix fixe qui annonçait le repas à quatre sous, bière comprise... Cette fois, il devenait impossible de mettre les crimes au complet, même en les imprimant en abrégé.

Aussi le révérend Stout parla-t-il à Glassofale avec une extrême sévérité, de la figure que devait faire le bon Dieu en assistant à ce trafic véritablement désordonné.

—C'est pour ma femme ! fit sentimentalement le condamné en levant les yeux au ciel.

—C'est vrai ! c'est pour sa femme, se dit le ministre.

Et, en homme pratique, il décida tout de suite qu'à la mention suivante :

J'AI COMMIS DE TRÈS GRANDS CRIMES

placée en tête de l'affiche, suffirait amplement.

On put ainsi louer quatre nouvelles cases, si bien qu'il n'en restait plus une seule de vacante la veille de l'exécution.

* *

Ce fut un grand désespoir pour un industriel qui venait d'arriver de New-York tout exprès pour s'assurer aussi cette publicité exceptionnelle.

Il courut consulter le révérend Stout, qui ne put que lever les yeux au ciel. Le négociant se fit alors conduire à la prison et offrit quatre mille dollars au condamné pour lui trouver un coin...

* *

Et, le lendemain, quand le pendu-Sandwich marcha au supplice, on pouvait lire ce qui suit dans la case réservée par lui à l'expression de son repentir :

J'AI COMMIS DE TRÈS GRANDS CRIMES

MOINS GRANDS CEPENDANT QUE

LE SUCCÈS

DU CHOCOLAT ÉLECTRIQUE ÉDISON

SOUVERAIN CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

S'adresser à *Mello-Park, etc.*

Le révérend Stout était bien indigné, mais, comme il était là pour reconforter le patient, il ne lui fit aucun reproche et ne le quitta que lorsqu'il le vit pendu. Puis, quand la veuve de Glassofale eut touché les huit mille dollars que lui rapporta l'opération, il l'épousa, et il fit bien.

GASTON VASSY.

HUGO ET BARBÈS

Le hasard se plaît à des rapprochements de ce genre.

Deux noms se trouvent réunis à propos de statue : le nom de Victor Hugo et le nom de Barbès.

Barbès étant mort, Victor Hugo étant resté debout, deux souscriptions s'ouvrent l'une à côté de l'autre : la première, pour élever un piédestal à celui qui fut le sauveur ; la seconde, à celui qui fut le sauvé.

La coïncidence n'est-elle pas étrange et ne méritait-elle pas qu'on la relevât !

Comment ne pas se souvenir de ce récit que je tiens de la bouche de Victor Hugo lui-même !

On sait comment Barbès, sous Louis-Philippe, après l'insurrection de mai, fut jugé et condamné à mort. Peu de temps après cette condamnation, Victor Hugo se trouvait en soirée. Il était environ minuit.

Un personnage officiel, que je ne nommerai pas, et qui remplissait de hautes fonctions au ministère de la justice, causait dans une embrasure de fenêtre avec un général. Or, au moment précis où Victor Hugo passait devant eux, une phrase de leur conversation arrive à son oreille sans qu'il ait rien fait pour la saisir au vol. Cette phrase disait :

—C'est ce matin qu'on exécute Barbès.

L'ordre a été envoyé dans la soirée.

La qualité de la personne qui parlait ne permettait aucun doute sur la véracité de l'affirmation.

Victor Hugo, surpris et ému, n'en veut pas écouter davantage. Une idée soudaine a traversé son cerveau.

Il s'empresse de quitter la soirée, saute dans une voiture et se fait conduire aux Tuileries.

Comme de raison, on l'arrête au guichet de l'Echelle.

—Que désirez-vous ?

—Parler au roi, répondit-il le plus naturellement du monde.

Le concierge du château le regarde avec stupeur, croyant avoir affaire à un fou.

À minuit et demi, sans autre forme de procès, se pré-

senter pour faire une visite à Sa Majesté ! Il y avait en effet, de quoi plonger l'estimable fonctionnaire dans l'ahurissement.

Il riposte donc par un *On ne passe pas !* énergique, et fait mine de barrer la route.

—Je suis M. Victor Hugo, pair de France. Il faut absolument que je parle au roi, je vous le répète, pour une affaire d'Etat de la plus haute importance, qui ne peut attendre.

Le poète y met tant d'autorité que le concierge, ébranlé, cède en partie.

—Alors, monsieur, je vais vous faire conduire par un planton jusqu'à la salle des officiers d'ordonnance.

Et, en effet, on escorte Victor Hugo.

Dans la salle des officiers d'ordonnance, nouvel assaut infructueux. Le roi est couché ; il dort depuis une heure ; personne n'oserait le réveiller.

Pendant ce temps-là, les minutes marchent toujours. Victor Hugo croit entendre le marteau qui plante la guillotine sur ses rouges supports. Il redouble d'instance, de supplications. La résistance n'est pas moins opiniâtre. Elle menace d'avoir le dessus, quand survient un des aides-de-camp du roi, avec qui Victor Hugo se trouvait en relations par la chambre des pairs.

Le poète s'élançait : il lui explique qu'il y va d'une mesure de clémence, qu'il n'y a pas une seconde à perdre. En même temps, il a brusquement saisi une feuille de papier sur la table, et d'un trait il a écrit les quatre vers admirables que l'on connaît :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe...

—Veuillez seulement porter cela au roi, je vous en supplie !

L'objet était si touchant que l'aide-de-camp se décida.

Un quart d'heure après (quart d'heure d'angoisses profondes), il revenait avec un billet ne contenant que cette ligne :

“ Accordé. Je vous en remercie.”

Et la signature de Louis-Philippe.

En même temps partait à bride abattue l'estafette portant l'ordre de surseoir à l'exécution.

PIERRE VÉRON.

LES PIEDS D'HÉLOÏSE

I

C'était un brave homme de souffleur, qui soufflait depuis bon nombre d'années dans un petit théâtre.

Enfermé dans sa carapace, il y passait des soirées, d'autant plus mélancoliques, qu'il était d'une myopie désespérante, à ne pas distinguer Mlle Linna Munte de l'obélisque et que des nombreux artistes qui défilait devant lui, il ne connaissait guère que les pieds.

Pieds de soubrette, pieds d'ingénue, pieds de père noble, pieds de grande coquette, il les connaissait bien, mais il ne connaissait que cela. Sa myopie ne lui permettait pas de monter plus haut. C'était à eux qu'il soufflait les rôles, vers eux qu'il dirigeait sa voix secourable.

II

Un jour on annonça dans une opérette en un acte, d'un ancien prix de Rome, âgé de soixante-cinq ans, le début d'une nouvelle artiste.

Et, le soir de la première, à l'entrée de la débutante, notre souffleur, au fond de son trou, resta en extase devant une paire de pieds qui lui firent perdre la tête.

Les pieds de l'Andalouse chantée par Alfred de Musset, n'étaient rien auprès de ces adorables petons, de cette cheville cambrée, de ce bas de jambe indescriptible...

Et—timide et concentré comme tous les petits—vers de terre amoureux des pieds d'une étoile—le pauvre homme, qui n'avait jamais aimé, se mit à rêver nuit et jour aux pieds d'Héloïse.—Héloïse était le nom de la débutante.

Il chercha longtemps—sans la trouver—une paire de bottines toutes faites, assez petites pour chausser la nouvelle Cendrillon.

Quelle joie il eût eue à l'acheter sur ses économies et à l'envoyer à la bien-aimée, sous le voile épais de l'anonyme !

Il alla même jusqu'à rassembler les quelques notions de dessin qui lui avaient fait obtenir, quarante-deux ans auparavant, un prix à son école, et, en travaillant chaque soir, entre deux répliques, il arriva—au prix de quelles peines, juste Ciel !—à fixer sur le papier l'image, à peu près exacte, des pieds adorés.

Chère image ! il l'emporte chez lui, passant de longues heures à la contempler.

C'est que les pieds d'Héloïse étaient son premier, son unique amour !

Il les voyait en rêve, il les unissait dans sa pensée à la voix fraîche de l'artiste et il s'enivrait d'amour.

III

Mais tout a une fin en ce monde.

Comme, dans son désarroi, il se mettait à souffler aux pieds du bailli le rôle de l'amoureux et aux pieds du valet de ferme les répliques de la grande coquette, des